



CHAPITRE XXIX

La station de Karéma. — Honneur à Cambier ! — Mort de De Leu. — Les Missionnaires. — Guerriers vouatouta. — Les martyrs chrétiens. — Popelin et Roger sur le lac. — Les rives du Tanganika. — Naufragés. — La barque providentielle.

LN arrivant à Karéma, le capitaine Ramaeckers fut frappé d'admiration devant le spectacle qui s'offrit à sa vue.
« Ce que Cambier a fait ici est réellement remarquable, écrivit-il, et prouve chez ce brave camarade un caractère fortement trempé ; il a bien mérité de l'Association ; il peut se retirer, car son œuvre est finie et il a le droit d'en être fier. »

C'est en effet un travail colossal que notre vaillant compatriote a accompli là : sur ce monticule arrondi qui s'avance dans l'intérieur du lac

et qu'envahissait naguère une jungle épaisse, tout un ensemble de constructions abrite aujourd'hui notre colonie belge de Karéma.

Par sa disposition générale, le plan de la bâtisse rappelle, je l'ai dit, le tembé de l'Ougogo, mais avec l'amplitude, le confort, l'emménagement que l'expérience de Cambier y a su apporter; les murailles sont en adobes, c'est-à-dire en briques séchées au soleil, et les toits débordants protègent de larges vérandas qui courent le long du bâtiment. A l'extérieur, une forte estacade en pisé et briques, précédée d'un fossé et percée de meurtrières, permet à la station de supporter et de repousser victorieusement, si le cas se présentait, les assauts du dehors.

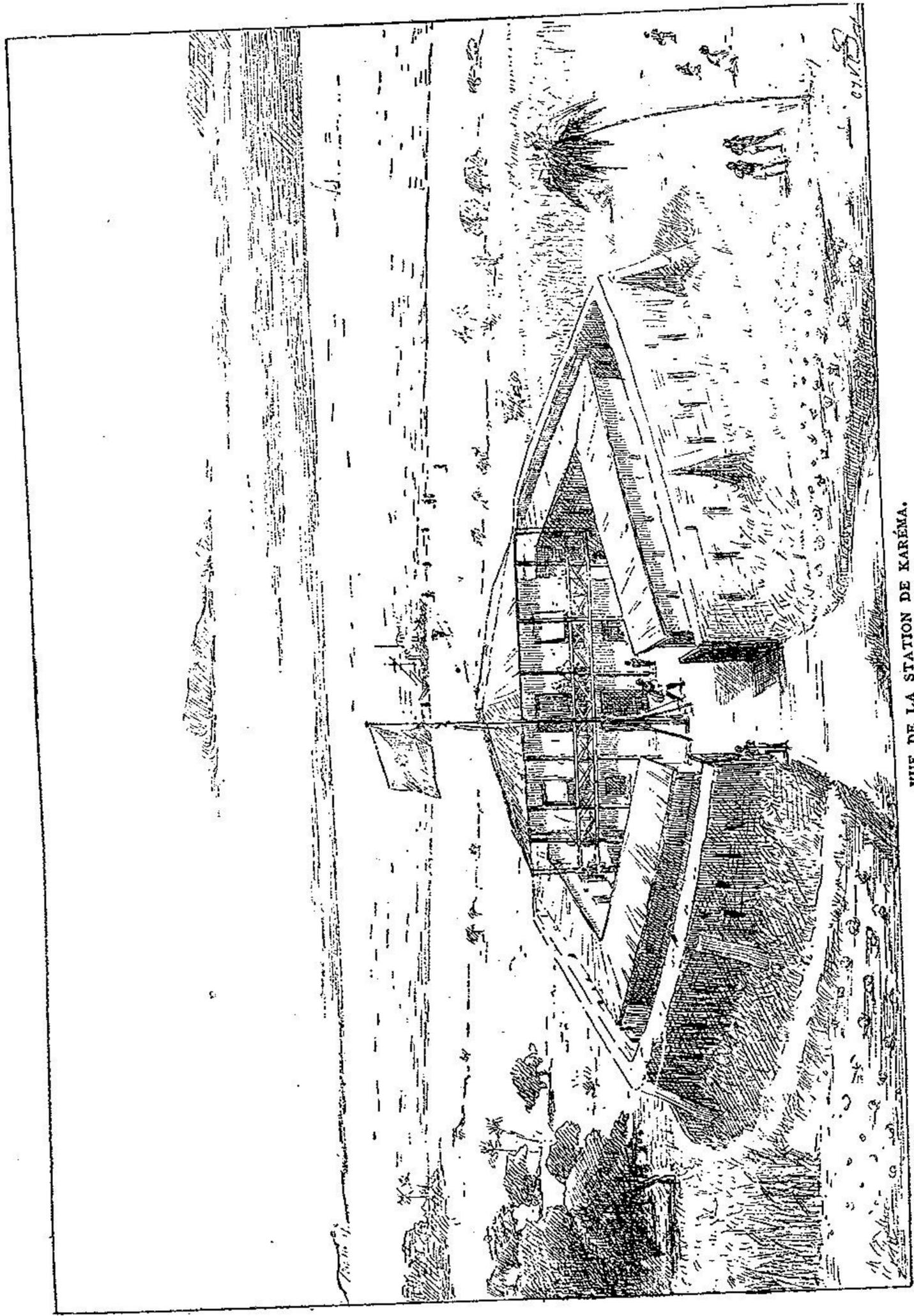
Au centre de la cour intérieure s'élève l'habitation des Européens, très intelligemment distribuée et dont la forme est celle d'un chalet suisse; autour, et formant ainsi une seconde enceinte, sont échelonnés les logements des Zanzibarites et des travailleurs indigènes, les magasins, ateliers, écuries et étables; car, à l'époque où Ramaeckers arriva à Karéma, la colonie possédait des troupeaux de soixante-quinze têtes de bétail, principalement des chèvres, et possédait, en outre, des ânes de selle et de labour, ainsi qu'une basse-cour qui chaque jour prenait un plus grand développement.

Aux abords de la station, un vaste terrain avait été entièrement débarrassé des roseaux et des herbes parasites qui le couvraient, et les travaux agricoles déjà commencés promettaient les plus heureux résultats.

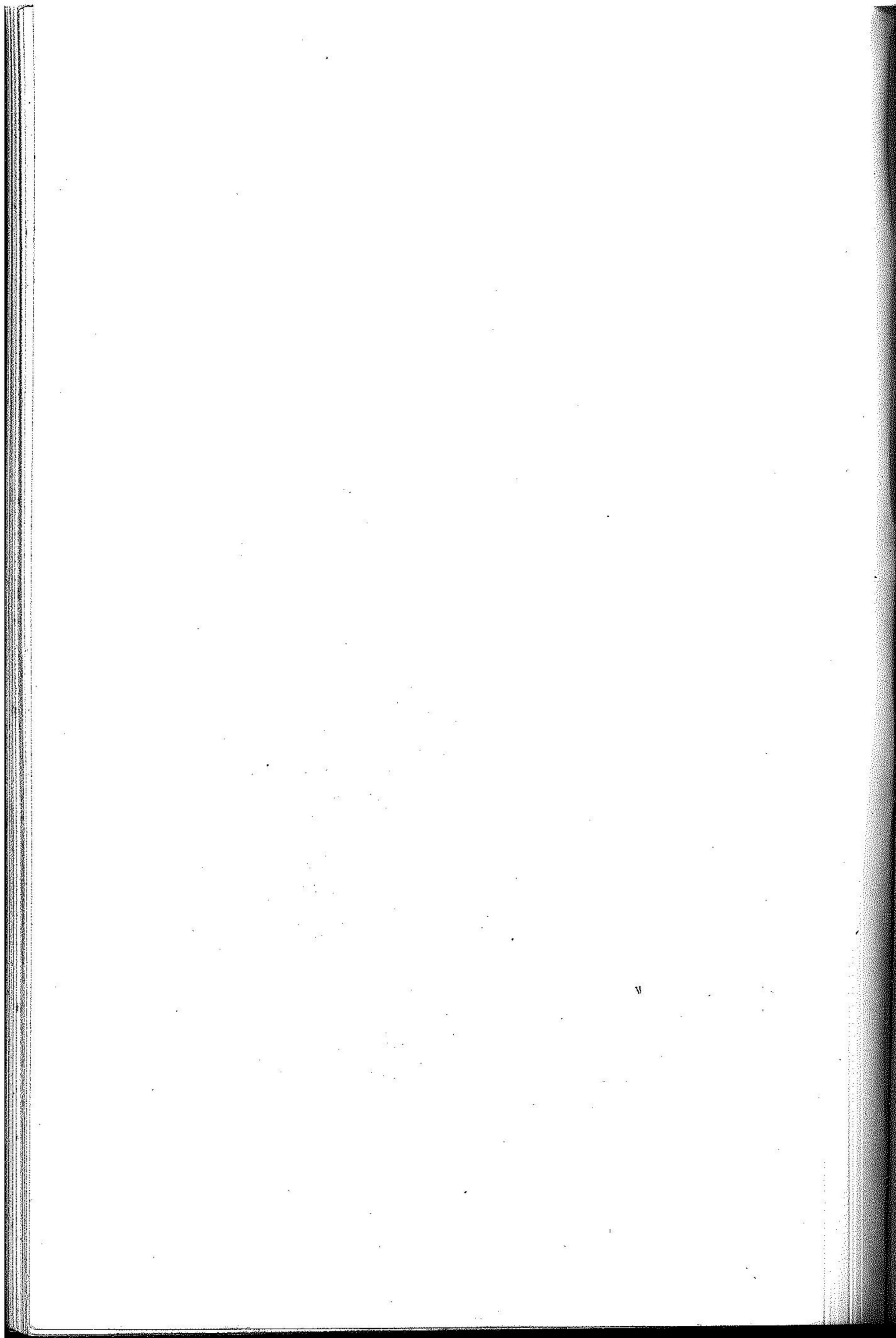
En quinze mois, de cet humble village de l'Oufipa Cambier avait fait un site charmant où l'Européen retrouvait l'écho lointain de la civilisation, où il pouvait se reposer, travailler, étudier et vivre; où surtout, aux heures de détresse, il était assuré de rencontrer un port de salut, une affable hospitalité et le plus intelligent appui.

J'ai raconté dans un précédent chapitre que l'abbé Debaize s'y réfugia quand l'adversité le frappa de ses coups redoublés; attaquée et pillée par les Rougas-Rougas du Nioungou, une des colonnes de l'expédition des Pères d'Alger vint s'y abriter également pendant plusieurs mois, et l'on peut dire que la jeune station faisait ses preuves même avant d'avoir atteint son développement; aussi fut-elle bénie par tous ceux qui y passèrent et de chaleureux remerciements lui furent adressés par M^{sr} de la Vigerie, promoteur de l'OEuvre des missionnaires algériens.

Parmi les Européens que Cambier secourut, je dois noter encore le jeune Anglais Thomson qui, dévalisé par les naturels de la côte occidentale du lac, et n'ayant pas trouvé à se ravitailler chez ses compatriotes de Mtowa et d'Oudjidji, vint à Karéma où il se pourvut de tout ce dont il avait besoin.

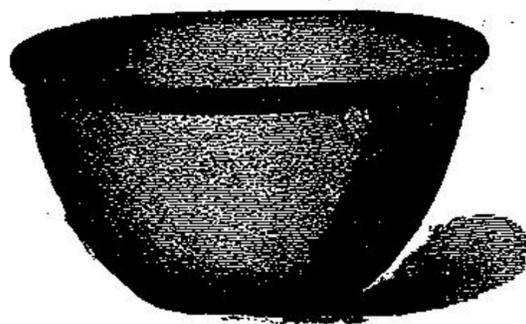


VUE DE LA STATION DE KARÉMA.



pour la continuation de son voyage; par un oubli inexplicable, ce gentleman a omis de mentionner ce fait dans son journal et d'en témoigner sa gratitude à qui de droit; reconnaître chez d'autres quelque chose de grand, ou contracter envers eux une obligation morale, est-ce donc chose si lourde pour l'orgueil britannique? Il a fallu l'intervention du brave docteur Van den Heuvel à Zanzibar, pour convaincre le jeune Anglais d'ingratitude envers ses bienfaiteurs.

Cambier remit donc le commandement de la station à Ramaeckers et se disposa à reprendre le chemin de la côte; tout fut bientôt prêt et le 10 décembre 1880 le fondateur de Karéma pressait une fois encore la main de ses quatre compatriotes, dont deux ne devaient plus jamais le revoir; sous la rude écorce noire des poitrines nègres il y eut certainement aussi plus d'un serrement de cœur, et si ces pauvres déshérités n'ont pu définir l'émotion qui les agitait en voyant s'éloigner celui qu'ils appelaient leur père, un jour peut-être ils comprendront que ce sentiment indéchiffrable pour eux était le plus noble mouvement de l'âme humaine, le privilège des natures droites, la reconnaissance.



POT DE TERRE.

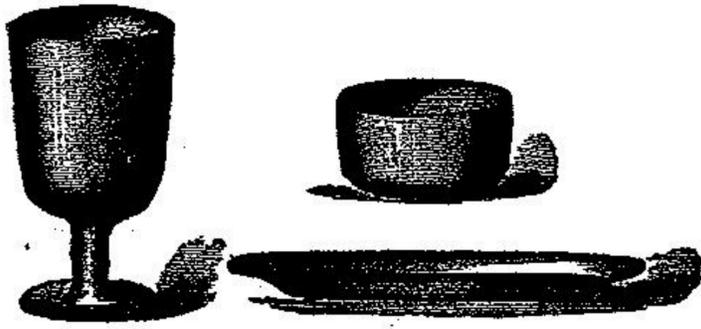
Et pour lui-même, pour Cambier, ce fut un moment bien cruel que celui où, du haut des vertes collines de l'Oukaouendi, il jeta un dernier regard sur cet avant-poste de la civilisation fondé par lui au prix des plus dures fatigues, du plus admirable courage, et où il envoya un adieu suprême au beau Tanganika dont les flots bleus avaient bercé ses espoirs, reposé sa pensée et sa vue aux heures des déceptions et des cruelles angoisses.

Il mit deux mois pour revenir à Zanzibar qu'il atteignit le 10 février 1881, et, après un court séjour en Égypte, il revit enfin sa patrie. Chacun se rappelle la réception enthousiaste dont il fut l'objet et les témoignages d'admiration qui lui arrivèrent de toutes parts; aussi modeste devant le succès qu'il avait été brave à l'action, il semblait ne vouloir prendre de ces honneurs que ce qu'il pouvait reporter sur ses compagnons qui, moins heureux, étaient morts au champ d'honneur, et dont les noms se pressaient à tout instant sur ses lèvres.

Pendant que Cambier poursuivait sa route vers la côte, un bien triste événement se préparait à Taborah. Depuis quelque temps déjà De Leu y était souffrant; le passage du Mgounda-Mkali où les voyageurs avaient à peine trouvé un peu d'eau, lui avait été funeste, le typhus s'était déclaré et les soins constants et dévoués du docteur Van den Heuvel et de Sergère ne

parvinrent pas à conjurer l'arrêt fatal. Son courage fut du reste admirable et ne se démentit pas un seul instant; en vain ses amis lui parlèrent-ils de retour, il n'y voulut point consentir, persuadé, disait-il, qu'il guérirait bientôt. Mais, peu de temps après le passage de Cambier, la maladie fit des progrès inquiétants; et le 25 janvier 1881 De Leu expirait en brave et en soldat, ajoutant un nom de plus à la liste déjà si longue de notre nécrologe africain.

A plusieurs reprises j'ai eu l'occasion de parler ici de l'expédition des missionnaires d'Alger entreprise sous les auspices de M^{sr} de la Vigerie, et dont firent partie plusieurs de nos compatriotes; le récit de leur héroïque martyre, qui s'accomplit dans le voisinage de Taborah quelques mois plus tard, a droit à une



VAISSELLE DE L'UGANDA.

place glorieuse dans cet ouvrage.

Dès le début les Pères algériens furent cruellement éprouvés, et, avant même que j'arrivasse à Taborah, cinq membres d'une de leurs caravanes y avaient succombé malgré les soins du docteur Van den Heuvel dont le dévouement en cette circonstance encore fut réellement admirable.

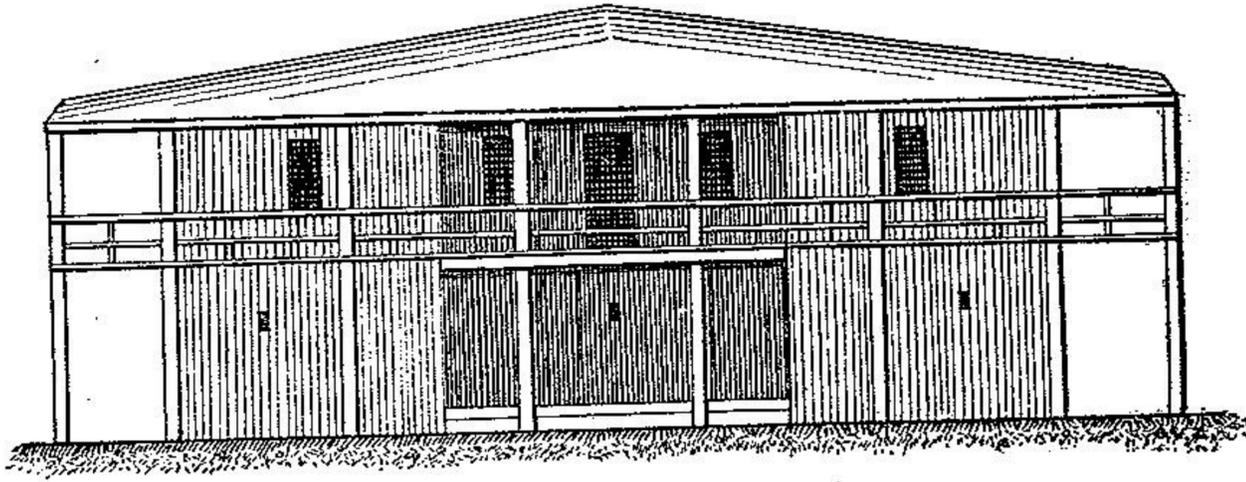
L'expédition se scinda en différentes colonnes : l'une, dont faisait partie Félix Staes, de Melsele, s'établit à Mdabourou après que les hordes de Rougas-Rougas en eurent été chassées à l'époque du passage de Ramaeckers; se dirigeant vers le lac Tanganika, une autre fut attaquée et dévalisée par les bandits du Nioungou, et les Européens qui s'y trouvaient se réfugièrent à Karéma; une troisième enfin, la moins tourmentée de toutes, prit le chemin de l'Ouganda, pays du célèbre Mtésa, où elle fonda une mission catholique dont les résultats furent très brillants; toutefois, elle-même eut à payer un tribut au malheur : attaquée par les Vouatouta, la caravane perdit un de ses missionnaires, le père Stuart, sur la route du lac Nyanza-Victoria.

Ces Vouatouta, que Livingstone appelle les Cafres-Zoulous, sont des peuplades nomades, vivant de chasse et de rapine, n'ayant ni frein ni loi, obéissant à leurs seuls instincts de déprédation et de vol; à certains moments, ils tombent sur les villages les plus prospères, s'y installent temporairement, y consomment les vivres, puis s'en vont emmenant avec eux femmes, enfants, bétail, en un mot tout ce qu'ils ont pu y trouver.

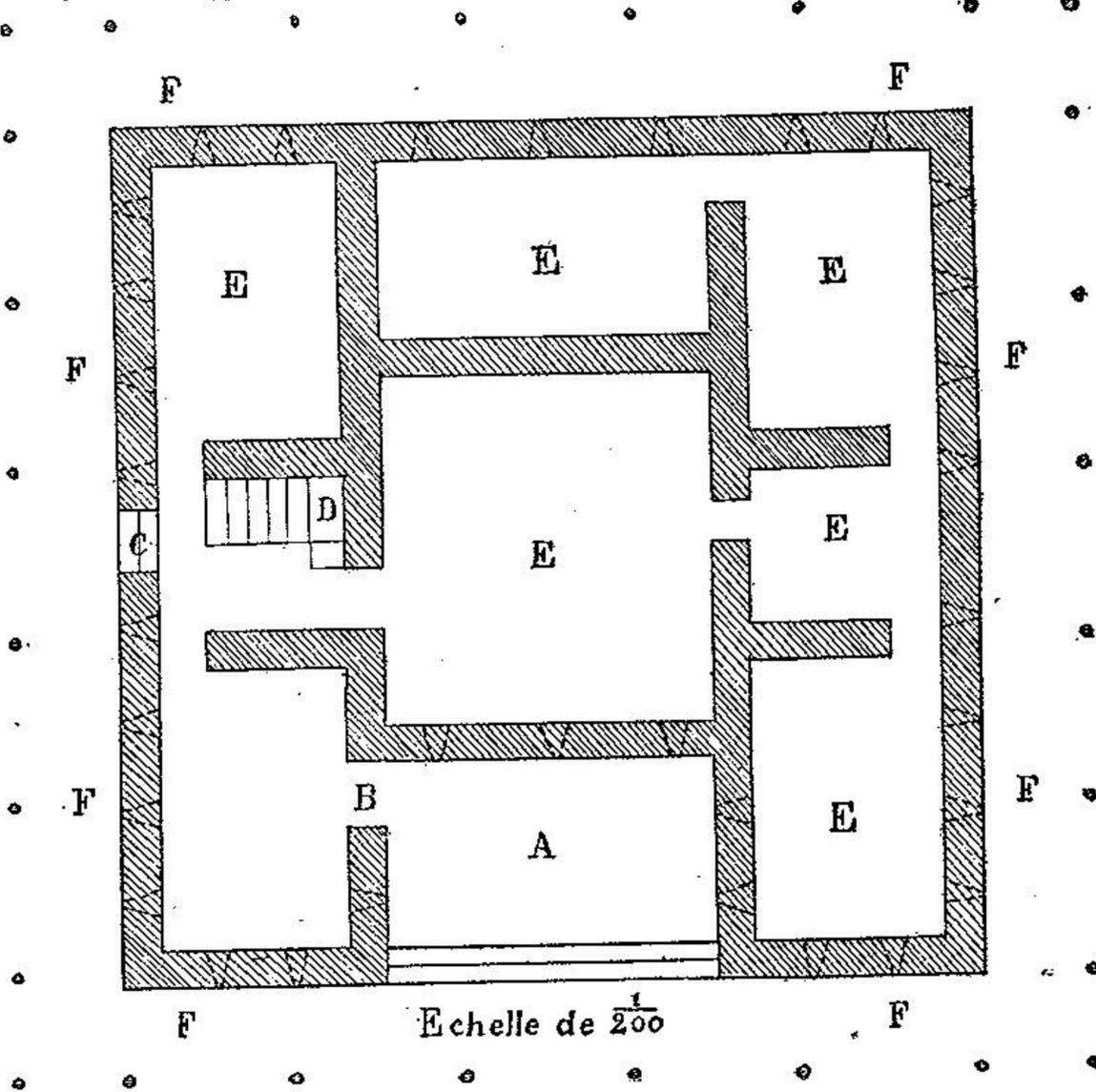
Ils semblent originaires des environs du lac Nyassa, et c'est sans doute

STATION DE
 KARÉMA
 Habitation
 DES
 Européens.

ELEVATION DE LA FACADE
 de l'habitation centrale.



PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE



Echelle de $\frac{1}{200}$

- A Veranda.
- B Porte principale.
- C Porte de service.

- D Escalier.
- E Magasin.
- F Galerie couverte.

la particularité de leur costume qui leur a fait attribuer une patrie plus lointaine, comme pensent Livingstone et Speke en les apparentant aux indigènes de l'Afrique méridionale. Pour coiffure, ils portent un bouquet de plumes de hibou ou de grue, ou bien encore la dépouille d'un singe ou d'un chat sauvage qui leur retombe sur les épaules et dont ils s'entourent même la gorge, à l'instar des Rougas-Rougas que j'ai rencontrés à Kissindeh; souvent aussi ils s'adaptent la queue d'un animal quelconque et la laissent pendre derrière eux pour faire croire qu'elle tient à leur personne; leurs armes, sont l'arc, les flèches, les sagaies surtout, et un bouclier de forme ovale bariolé d'ocre rouge-brique et de chaux; comme ornements ils ont aux bras et aux chevilles des anneaux de cuivre, autour du cou, sur la poitrine, et au-dessus du genou des amulettes dont les plus caractéristiques sont des brochettes de fer décorées de perles, des griffes de lions, des grelots, de petites gourdes contenant leur tabac, des simples et des charmes.

Lors de son voyage au Zambèze, au moment où il arriva à Chinsamba, Livingstone apprit qu'une bande de ces maraudeurs désignés sous le nom de Vouamazitou, qui signifie hommes des bois, s'était précipitée sur le pays, avait enlevé les provisions et traîné en esclavage tous les habitants qui n'avaient pu fuir; avant de se retirer, les brigands avaient coupé les oreilles d'un des captifs pour les envoyer en guise de lettre de créance au chef de Chinsamba en lui faisant savoir qu'il ait à bien soigner les approvisionnements de grain, car le mois suivant ils comptaient lui rendre une nouvelle visite.

Tels sont ces audacieux Vouatouta, détrousseurs de caravanes, hordes pillardes et sanguinaires qui, sans avoir de patrie bien déterminée, résident pourtant plus particulièrement dans la vaste et fertile contrée située au nord de Taborah sur la route qui mène du lac Tanganika au Nyanza-Victoria, où ils répandent la désolation et la terreur sans que personne ose leur opposer la moindre résistance.

Mais si les missionnaires qui se dirigeaient vers l'Ouganda eurent à subir les attaques de ces bandits, un sort bien plus fatal encore était réservé à leurs infortunés compagnons.

Le père Deniaud, que je rencontrai deux fois à Taborah vers le milieu de l'année 1880, m'avait entretenu alors de son projet d'établir une mission à la partie septentrionale du lac Tanganika; à cette fin, il reconstitua la vaillante phalange qui avait été brisée dans l'Ougala et dont une partie se trouvait à Karéma; je le vis à l'œuvre à cette époque, et c'est avec émotion que je rends hommage à l'indomptable énergie qu'il déploya dans ce rude labeur.

Ses efforts furent couronnés de succès : avec les débris de la caravane si cruellement éprouvée il fonda à Roumoungué, dans l'Oroundi, au nord du Tanganika, un vaste établissement qui était en pleine prospérité lorsque éclatèrent les événements tragiques que l'on va lire.

Cinq Européens occupaient ce poste : les pères Deniaud, Auger et Dromaux, le frère Jérôme et notre brave compatriote, Félix D'Hoop. Ils avaient inauguré leur œuvre d'apostolat par le rachat et l'éducation de jeunes noirs arrachés par eux à l'esclavage, et leur salutaire influence amena bientôt dans tout le pays un vent de bien-être et de bonheur qui rendit jalouses les tribus voisines, principalement celle des Vouabikari, établie de



COIFFURE DES VOUATOUTA.

l'autre côte du lac et qui, du reste, était en hostilité continuelle avec les naturels de Roumoungué.

Ces Vouabikari sont voisins de l'Oubembé dont à juste titre les habitants sont accusés d'anthropophagie : fainéants par nature, ils ne cultivent point la terre et se nourrissent de charogne, de larves, d'insectes et même, trop paresseux pour la faire rôtir, ils vont jusqu'à manger crue la chair de l'homme.

A diverses reprises les Vouabikari avaient prié les missionnaires de venir résider sur leur territoire, mais ceux-ci avaient dû refuser, car l'Oubikari est un pays bas et marécageux, partout très insalubre, ne répondant nullement à l'appropriation et aux besoins d'un orphelinat; déçus dans leur

espoir cupide, les naturels de ce district témoignèrent dès lors aux Européens une froideur et une inimitié qui se traduisaient par des tentatives fréquentes de rapt sur les enfants noirs dont les pères faisaient l'éducation et que les barbares essayaient d'enlever de force ou par surprise pour les réduire à nouveau en esclavage.

Quelque temps avant la catastrophe qui va suivre, les missionnaires avaient racheté un jeune esclave de quinze ans au prix de deux rouleaux de fil de cuivre d'une valeur totale de cinquante francs; or, un jour qu'ils étaient aux offices religieux, on vint les avertir que les Vouabikari s'étaient emparés de cet enfant. A l'instant D'Hoop se mit à leur poursuite, les



COIFFURE D'UN NATUREL DE ROUA.

rejoignit au moment où ils allaient prendre le large, et, telle fut leur frayeur à la vue de l'homme blanc armé et entouré des gens de la Mission que, non seulement ils lâchèrent le petit nègre, mais qu'ils se débandèrent et abandonnèrent leur bateau chargé de sel.

Lorsqu'ils se présentèrent le lendemain, on leur rendit l'embarcation et la marchandise, mais en leur déclarant qu'à l'avenir de nouvelles incursions de leur part seraient chèrement payées.

A peu de jours de là pareil fait se reproduisit, mais, cette fois, le salut arriva trop tard. les ravisseurs voguaient sur le lac hors de toute portée, emmenant avec eux le jeune esclave racheté.

D'abord les missionnaires recoururent à tous les moyens de conciliation qui étaient en leur pouvoir : ils envoyèrent une ambassade au sultan de l'Oulikari, réclamèrent le malheureux enfant et allèrent jusqu'à offrir un léger cadeau en signe de bonne entente ; ces loyales tentatives ayant été repoussées, les pères manifestèrent l'intention de le faire reprendre par la force au moyen des noirs adultes qui se trouvaient sous leurs ordres dans la mission.

A peine les Vouabikari furent-ils instruits de ce dessein que, conduits par leur roi, ils envahirent le territoire de Roumoungué et se portèrent en masse sur l'habitation des Européens.

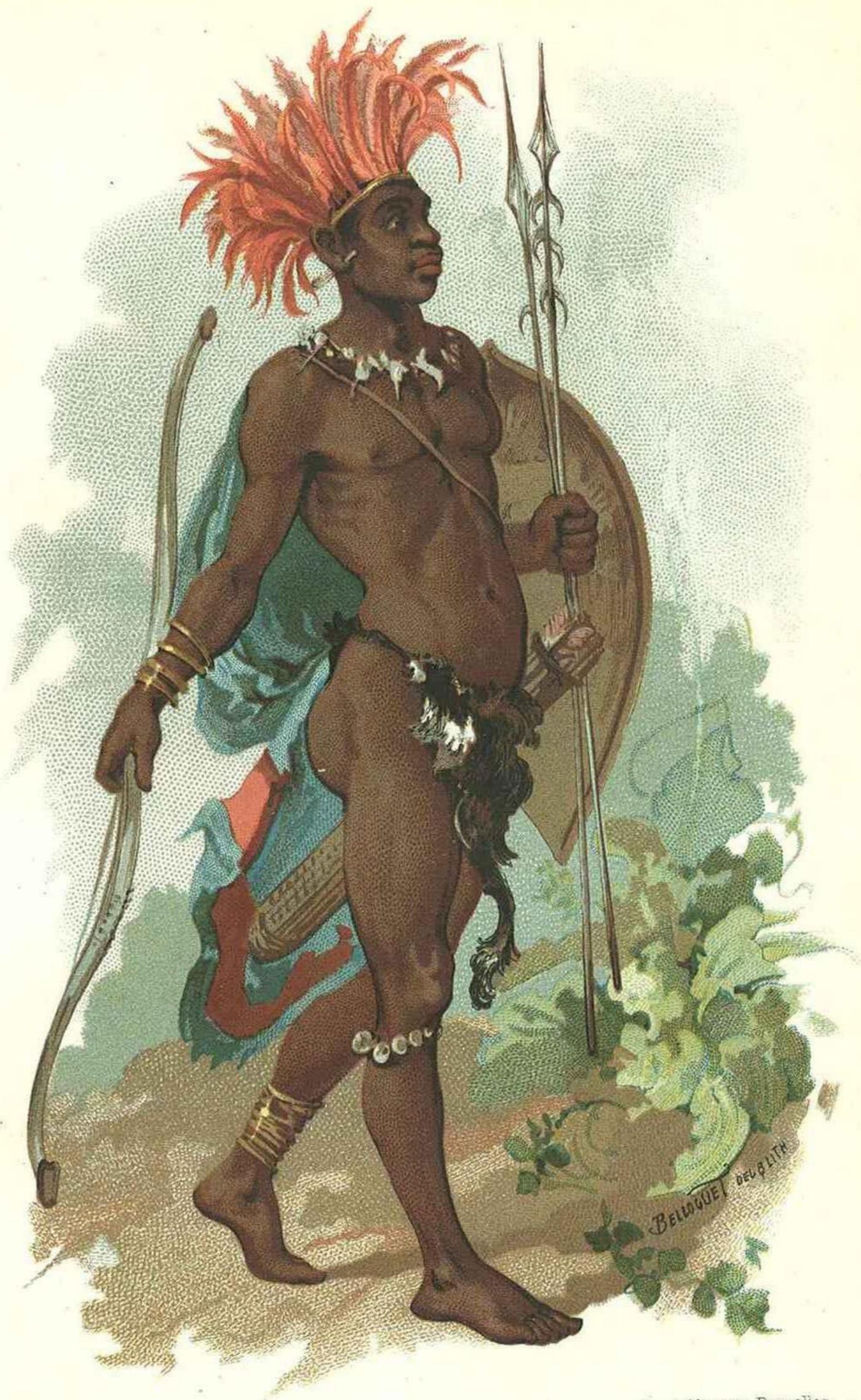
Voulant se rendre compte du bruit affreux qu'ils entendaient au dehors, les pères Deniaud et Auger sortirent aussitôt accompagnés de D'Hoop en armes, et tous les trois s'avancèrent au-devant des ennemis qui poussaient des clameurs furibondes.

Avant même qu'une seule parole eût été prononcée par les blancs, une grêle de traits meurtriers s'abattit sur eux, et le père Auger s'affaissa mortellement atteint ; D'Hoop qui, tenait tête comme un lion, fut bientôt assailli, criblé de coups, et tomba bravement à côté du prêtre ; alors comme un héros antique, percé de huit flèches, mais debout dans sa longue soutane blanche tout ensanglantée, et de son regard arrêtant les assaillants, le père Deniaud étendit les mains au-dessus de ses compagnons mourants, prononça les paroles sacrées de l'absolution suprême et tomba à son tour, assassiné par ces barbares dont il voulait la rédemption.

Comme épouvanté de leur horrible forfait, les Vouabikari prirent aussitôt la fuite, tandis que le père Dromaux et le frère Jérôme accouraient au secours de leurs amis. Hélas ! le mal était irréparable : lorsqu'on les releva, le père Auger et D'Hoop n'étaient plus que deux cadavres ; transporté dans la mission et perdant tout son sang, le père Deniaud reçut l'absolution de son collègue et, faisant à Dieu l'entier sacrifice de sa vie pour le salut des noirs, il expira au bout de quelques instants.

Les trois martyrs de la charité chrétienne furent pieusement ensevelis le lendemain sous le grand arbre qui abritait la station de Roumoungué, au milieu des prières de leurs compagnons et des amers sanglots des pauvres petits nègres pour qui ils s'étaient dévoués jusqu'à la mort.

Ce jour-là même, effrayé de ce qui venait de se passer, le chef de Roumoungué vint supplier les Européens survivants de quitter la tribu au plus vite, se déclarant incapable de les protéger contre de nouveaux attentats de la part de ses redoutables voisins. Sur ces entrefaites aussi, prévenus du malheur qui frappait leurs confrères, les missionnaires établis chez les Vouamazangué, à l'ouest du lac Tanganika, accoururent aussitôt, frêtèrent

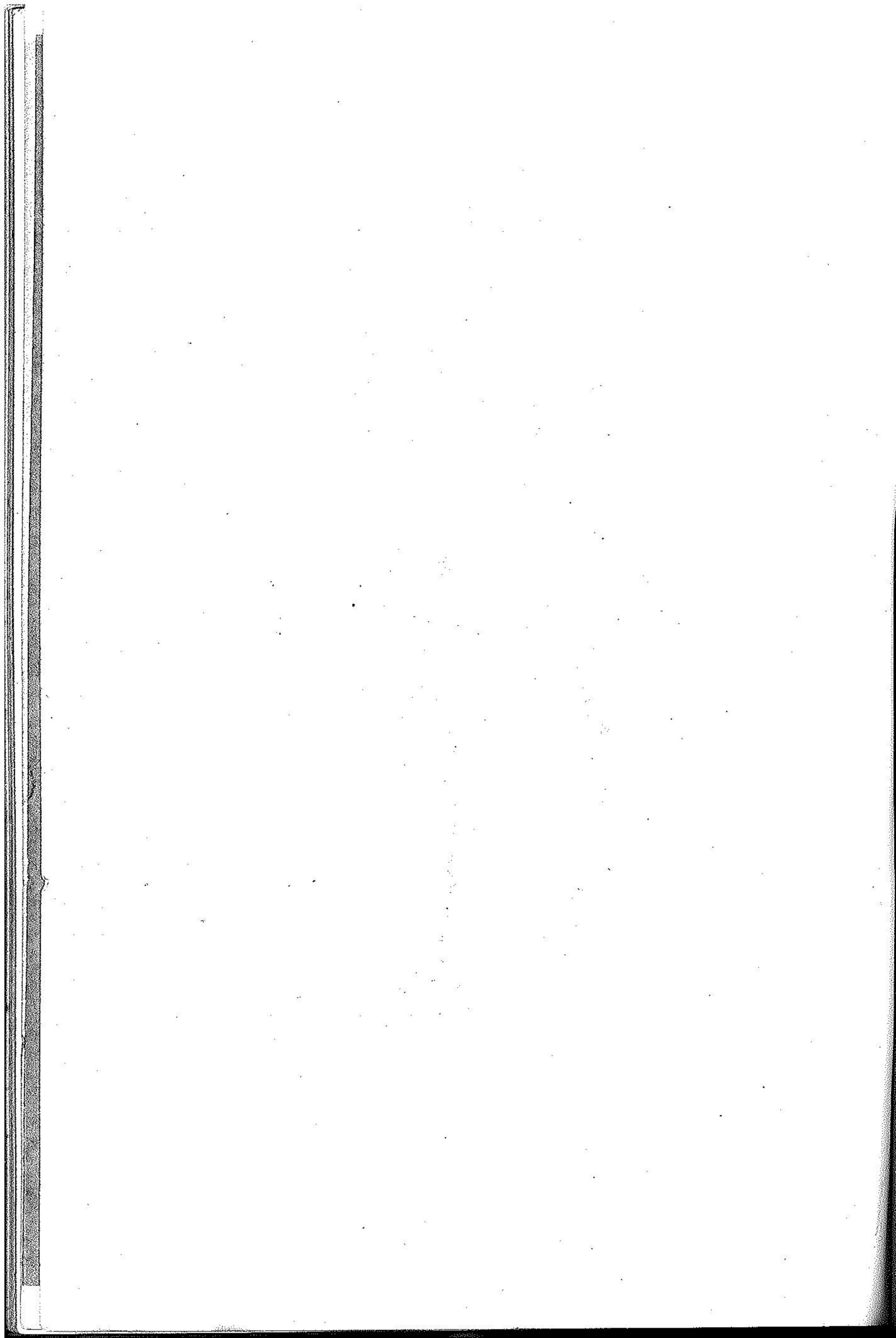


P. Mass, Éditeur Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

GUERRIER VOUATOUTA

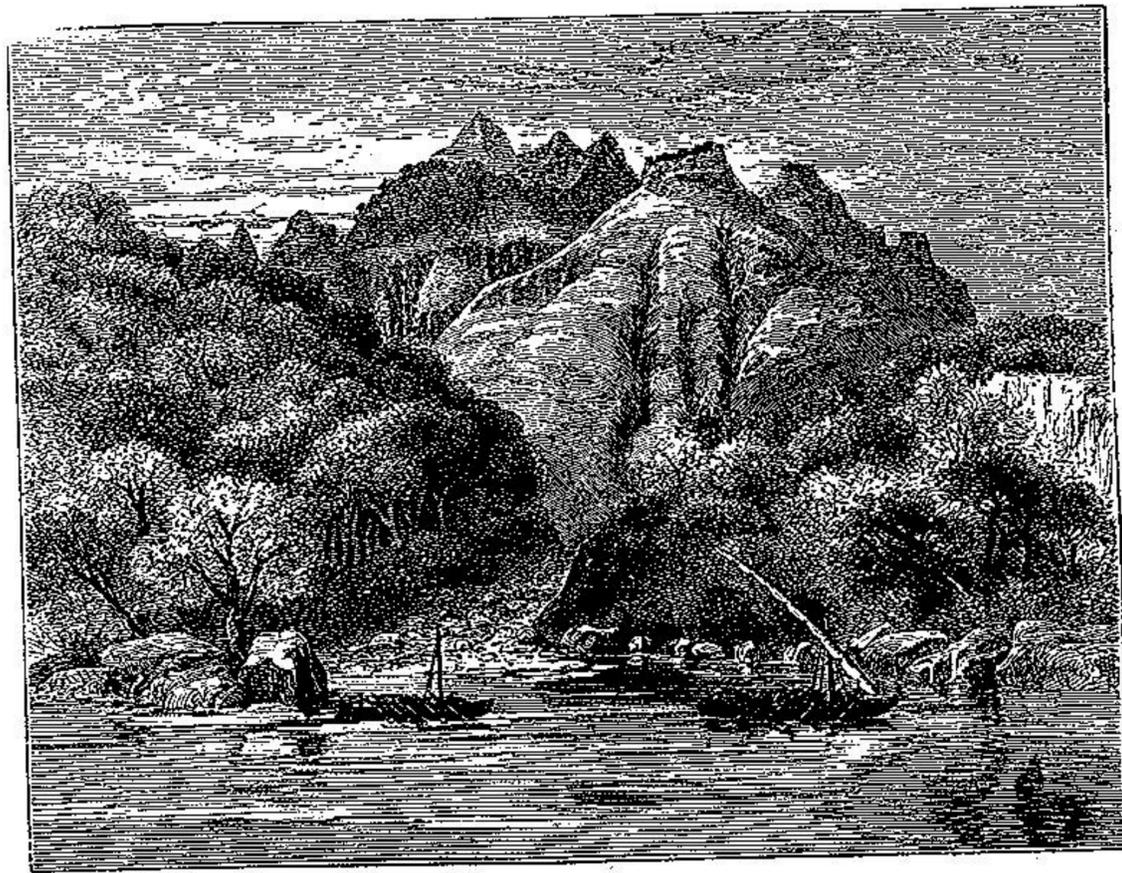
(Détrouseur de Caravanes.)



une grande pirogue indigène et emmenèrent chez eux le père Dromaux et le frère Jérôme ainsi que tout le personnel et les orphelins de la mission.

Presque à pareille époque, notre autre compatriote, Félix Staes, succombait à Mdabourou sous les atteintes d'une fièvre violente qui l'emporta en sept jours.

N'oublions pas ces deux valeureux Belges qui dorment là-bas à Roumoungué et à Mdabourou, et que les noms de Félix D'Hoop et de Félix Staes restent gravés dans notre martyrologe africain, à côté de ceux de nos plus vaillants héros !



VUE DU PIC KONNGUÉ.

Cependant, à l'heure où Cambier rentrait en Europe, Popelin et Roger qui se trouvaient à Karéma, mettaient la dernière main aux préparatifs de leur expédition nouvelle dont le but était de fonder une station sur la côte occidentale du lac Tanganika. Toutefois, les askaris de Popelin étant indispensables pour veiller à la sécurité de Karéma, le départ fut retardé jusqu'au 6 avril, date à laquelle arrivèrent enfin les nouveaux soldats que Ramaeckers avait demandés à la côte.

Popelin, Roger et leurs hommes d'escorte s'embarquèrent donc ce jour-là à bord du bateau dont j'ai déjà parlé et que Cambier avait acheté après la mort de l'abbé Debaize qui en était possesseur; leur objectif était d'at-

teindre d'abord Oudjidji et, de là, s'avancer dans l'Ougouha pour y chercher un emplacement favorable.

L'expédition quitta la baie paisible au fond de laquelle s'élève Karéma, et, laissant derrière elle le grand pic Mpimboué, elle se dirigea vers le nord du Tanganika.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette navigation est des plus dangereuses, car ce lac immense, véritable mer intérieure, présente tous les risques de l'Océan : tantôt c'est le vent qui, gonflant les eaux, les soulève en lames pressées et les jette avec furie contre les flancs légers du canot; tantôt c'est la pluie torrentielle qui inonde tout, ou les rafales, ou l'orage accompagné d'éclairs et de tonnerre, ou enfin la tempête brutale dans toute son horreur. Le péril s'accroît encore du fait de la couardise des rameurs qui, au lieu de pousser bravement vers le milieu du lac où les difficultés seraient certainement moindres, s'obstinent, au contraire, à toujours rester en vue des côtes, se traînent d'une baie à l'autre et longent même les bords au point d'effleurer à chaque instant le roc.

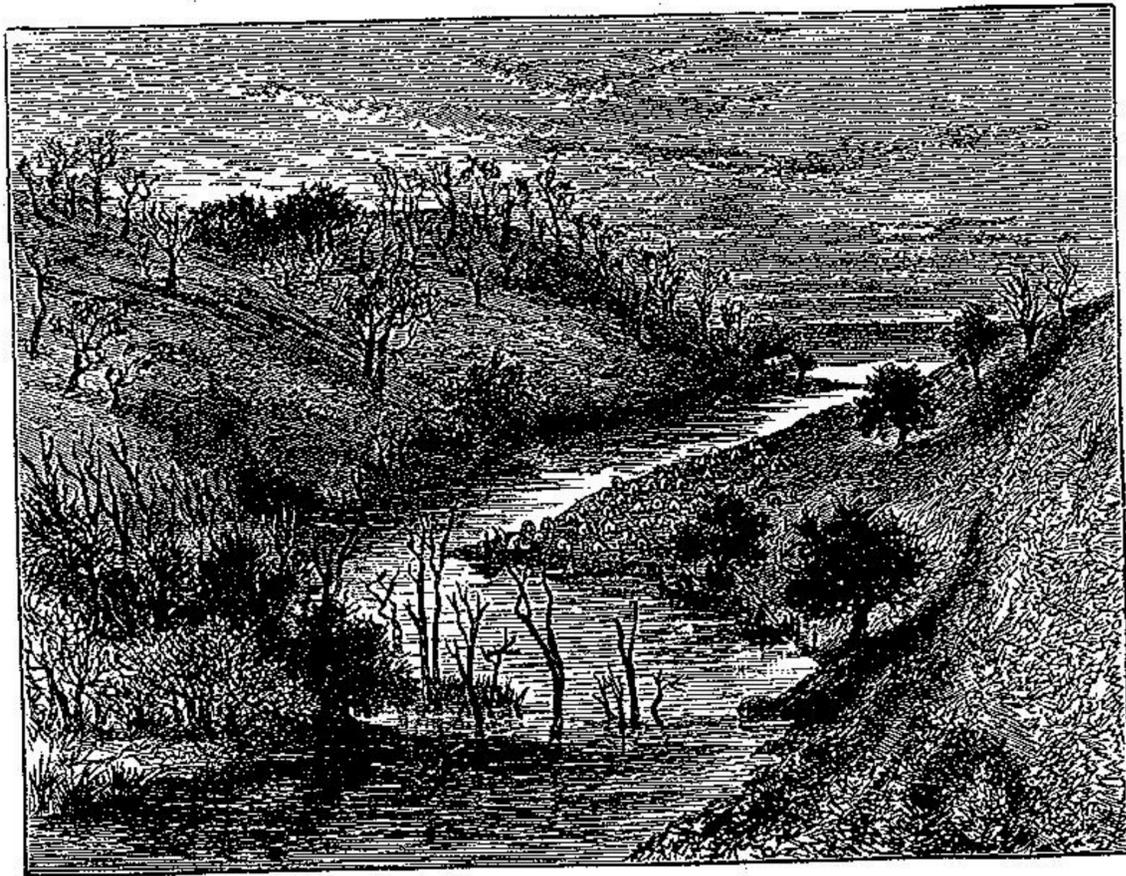
Jusqu'à la hauteur des îles Kabogo, puis au delà du cap Oulammbola jusqu'au pic Konngoué, la rive orientale que nos voyageurs suivaient offre à la vue une chevauchée de monts gigantesques du plus pittoresque aspect : parfois les murailles de grès et de porphyre, de marbre noir ou d'argile tombent à pic dans l'eau, et le travail incessant de la lame y creuse des cavernes immenses, des grottes fantastiques; ailleurs, à l'embouchure de Kassouma par exemple, des bois touffus tapissent les flancs de ces monts audacieux, et, le long des rampes verdoyantes, les eaux des torrents dégringolent tumultueusement en étincelantes cascades.

Aux abords des îles Kabogo, où se trouve la résidence de l'opulent Ponnda, la scénerie change sensiblement : peu à peu les falaises disparaissent, les montagnes s'éloignent du lac, sur la plage miroite un sable fin où roulent des cailloux anguleux, des fragments de quartz, de minerai de fer, et, baignant leurs racines dans l'eau, apparaissent des palmiers (*borassus flabelliformis*), des roseaux, des nénufars, toute une végétation au milieu de laquelle on voit sautiller des singes, voltiger de jolis oiseaux au manteau brun, à la tête et au cou blancs, tandis que dans les jungles à demi submergées errent de nombreux crocodiles et des kyrielles d'hippopotames.

Aux îles Kabogo, où croissent de superbes figuiers-sycomores qui ombragent les habitations, le sol est fécond, bien cultivé, et la population qui y est très dense, est aussi beaucoup plus intelligente que celle des plages rocheuses dont l'effroi que lui causent les razzias d'esclaves rend

difficiles au voyageur l'étude et même l'accès de ces tristes régions.

Plus au nord, à l'embouchure des rivières Loubougoué et Lououlouga, les villages de Karynzi sont particulièrement intéressants : la préoccupation dominante des habitants semble être évidemment de se prémunir contre les incursions guerrières de leurs voisins et des chasseurs d'hommes ; aussi chaque bourgade est-elle un véritable fort : sur la palissade extérieure formée de gros troncs d'arbres, de lianes et de branchages à l'épreuve du mousquet, sont entassées des pierres destinées, en cas d'attaque, à écraser les assaillants ; en outre, un fossé profond entoure le village dont les huttes



EMBOUCHURE DU M'SCHAZY PRÈS DU CAP KABOGO.

ont la forme conique : on le traverse sur une étroite planche qui se retire à volonté, toute communication avec le dehors se trouvant alors détruite.

En poursuivant sa route, l'expédition arriva en vue du cap Koungoué qui s'avance dans la partie la plus étroite du lac et qui, aux époques lointaines, rejoignait peut-être la rive occidentale par une chaîne de monts qui formaient l'ancienne limite du vieux Tanganika septentrional, l'autre partie étant alors terre ferme ; au-dessus, une baie large et profonde s'étend jusqu'au pied du mont Kivannga et, tandis que par le versant oriental de nombreux ruisseaux apportent leur contingent à l'immense réservoir, en face, creusant leur barrière occidentale, les eaux s'échappent en donnant naissance à la rivière Loukouga dont je parlerai plus loin.

Nos explorateurs longèrent ensuite les riantes collines qui, dans la baie, descendent en pente douce jusqu'au rivage, et ils s'avancèrent ainsi vers le terrible pic Kabogo qui forme avec le Konngoué les deux extrémités d'une corne dont les indigènes ont grand'peur : dans leur esprit, c'est la résidence d'un démon jaloux à qui l'on ne doit jamais manquer de faire une offrande propitiatoire, en jetant en cet endroit une poignée de perles dans les eaux du lac.

Sans doute nos amis négligèrent ce devoir et, comme pour donner raison à la croyance populaire, dès ce moment ils commencèrent à être cruellement éprouvés.

On était alors au 15 avril, et le voyage s'était poursuivi fort heureusement jusque-là lorsque après avoir tourné la pointe méridionale du promontoire double que forme le cap Kabogo, l'expédition arriva dans un joli petit havre que quittait précisément une flottille de quatorze grandes pirogues arabes en route pour l'Ougouha où elles allaient chercher un chargement d'ivoire.

Le lendemain matin on leva l'ancre à l'heure habituelle, mais le temps était menaçant et le vent, qui soufflait par brusques rafales, n'annonçait rien de bon ; après avoir nagé pendant une heure environ, la brise fraîchit et l'on hissa la voile ; toutefois, l'embarcation dérivant trop, on jugea prudent de longer la côte autant que possible. A cette fin, on tira des bordées et, dans une des manœuvres, la vergue se brisa net comme un fêtu de paille, tandis qu'autour de la barque les lames grossissaient et se frangeaient d'écume comme à l'approche d'une tempête.

Popelin ordonna de gagner le rivage au plus vite ; les rameurs redoublèrent d'efforts et, les encourageant de la voix et du geste, les deux Européens se mirent eux-mêmes à la besogne ; on était près d'atteindre la côte lorsque tout à coup plusieurs vagues talonnèrent furieusement le flanc du bateau et une voix affolée s'écria :

« Une voie d'eau ! »

C'était vrai. Aussitôt deux hommes furent commandés pour aveugler l'avarie pendant que, stimulés par l'imminence du danger, les noirs reprenaient leurs pagaies plus vigoureusement encore en invoquant avec angoisse le nom d'Allah.

Enfin on parvint à relâcher dans une petite baie ; mais là nos voyageurs s'aperçurent que, malgré le travail incessant de six hommes qui s'appliquaient à vider la barque, l'eau continuait à s'y engouffrer en bouillonnant, tant l'ouverture était grande.

Popelin ordonna alors un débarquement général ; il était temps : sous les

attaques incessantes du flot, une heure plus tard la chaloupe de Karéma se renversa comme une cavale blessée, s'agita un moment comme pour résister à la mortelle étreinte, puis s'enfonça et disparut complètement dans le gouffre béant.

L'expédition Popelin et Roger se trouvait naufragée sur les côtes du Tanganika, au sud de la rivière Rougoufou, en plein inconnu.

Le lendemain 17 avril, jour de Pâques, Popelin annonça que tout espoir étant perdu du côté du lac, on allait essayer de gagner Oudjidji par voie de terre; là-dessus les hommes de l'escorte conseillèrent de chercher plutôt aux alentours et d'affréter, si on le pouvait, une pirogue indigène pour se rendre au moins au delà de la rivière Malagaradzi que sans cela on ne pourrait franchir à son embouchure.

Le capitaine se rangea à cet avis et envoya quatre soldats à la découverte de quelque village, s'il s'en trouvait aux alentours. Dans l'après-midi, les messagers revinrent accompagnés de deux indigènes qui, moyennant une avance qui leur fut remise, promirent d'amener sans retard une ou deux pirogues de la tribu voisine.



GRAND CANOT INDIGÈNE.

A vrai dire, ces naturels n'inspirèrent aux explorateurs qu'une très médiocre confiance, et loin de se bercer d'un vain espoir, ils redoublèrent de vigilance toute la nuit, pensant avec raison que ces hommes pouvaient fort bien être des traîtres.

Enfin, au jour naissant, un cri joyeux retentit.

« Un bateau! un bateau au large! »

Et aussitôt tous les hommes de la caravane se mirent à pousser de hautes clameurs; tirèrent des coups de feu, battirent le tambour avec frénésie et soufflèrent dans les cors pour attirer l'attention des navigateurs; ces efforts furent récompensés, et bientôt il virent s'avancer vers la plage une forte barque conduite par seize vigoureux Vouadjidji qui accostèrent et s'enquirent de la raison de ce tapage insolite.

Mis au courant de la situation, ils offrirent leurs services; le prix du passage fut débattu et fixé finalement à une valeur d'environ trois cents francs

en étoffes; moyennant quoi ils s'engagèrent à mener toute l'expédition à Oudjidji.

L'arrivée de cette embarcation fut véritablement providentielle, car, au moment où elle prenait le large, attirés par l'appât d'un riche butin et conduits par les deux traîtres venus au camp des blancs la veille, une nuée de guerriers accouraient de toutes parts pour tenter le pillage de la petite troupe naufragée.

